



Roman  
**EN PLEINE  
FACE**  
Abdelkader Railane



# EN PLEINE FACE

Roman

Abdelkader RAILANE

Dépôt légal septembre 2011

ISBN 978-2-35962-185-3

Collection aventure

ISSN : 2104-9696

© Illustration de couverture Hubely

©2011 éditions ex aequo. Tous droits de reproduction,  
d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, interdits.

Éditions Ex Aequo

6 rue des Sybilles

88370 Plombières les bains

<http://www.editions-exaequo.fr>

[www.exaequoblog.fr](http://www.exaequoblog.fr)

## Dans la même collection

Le trésor des abbesses, *de Charlène Mauwls*

Le prince des favelles, *de Thierry Rollet*

Le clan du Grey Watch, *de Stéphane Béguinot*

Charles 10 ans, kidnappé, *de Florence Lemaire*

À mes parents : Habib et Fatma

À mes enfants : Habib et Sanaa

À mon épouse : Souria

À mes frères et soeurs

Au regretté Jean Perbet.

## 1<sup>er</sup> Round

Aussi loin que je me souviens, les images les plus lointaines dont je me rappelle, ce sont celles de « Michou », Michel, Hervé et moi sur les manèges de la ducasse qui se trouvait rue de l'église.

Abdelreda Benachour ? C'est moi, mais tout le monde m'appelle Reda. J'habite le quartier de Frais-Marais à Douai. Cette année est magnifique, l'Algérie a battu l'Allemagne en coupe du monde, 2-1, buts de Belloumi et de Madjer. En plus, en septembre, je rentre au collège avec le survêt de l'équipe nationale, je vais me la péter grave.

J'ai 13 ans. Mes parents sont en France depuis 1957 pour mon reup, ma reum l'a rejoints en 1962 juste après l'indépendance avec mon frère Mohammed, ma sœur Khadija et les autres : Lakhdar, Faiza et Ouarda. Les suivants sont nés en France : Mehdi, Morad, Sanaa, Moi et enfin Moussa que l'on surnomme Moumous.

D'après ce que je sais, quand mes parents sont arrivés, ils vivaient dans une baraque en bois à Fort de Scarpe. La vie à cette époque était vraiment difficile : pas d'eau courante, pas de sanitaires, des conditions extrêmement précaires, c'était leur quotidien. Puis, quand la Cité de Frais-Marais était en construction, ils ont eu la chance d'être parmi les premiers à avoir un petit pavillon. D'ailleurs, le quartier était toujours en construction quand mes parents ont emménagé dans leur nouvelle habitation. La Cité a ensuite émergé avec une quarantaine de petites habitations, mais les logements acquis avaient la particularité de proposer un luxe certain : cuisine, salle de bain et toilettes dans les maisons contrairement à celles que les sociétés minières proposaient à leurs ouvriers. Mais il faut rappeler que les maisons des mines étaient mises à disposition à titre gracieux. Dans la Cité, on est une majorité d'Algériens : y a deux familles de Marocains et quelques européens. En effet, comme toute Cité qui se respecte, on entasse d'abord et surtout les étrangers entre eux, pour donner une illusion de mixité. On y ajoute quelques familles européennes (portugais, italiens, polonais) et une petite dose de foyers bien français (on est en France tout de même). Et voici la recette d'une Cité taillée sur mesure. À croire qu'il existe un manuel de la Cité parfaite ! En effet, quand je compare à d'autres Cités ou quartiers, on retrouve les mêmes ingrédients. Espérons que le plat sera réussi. L'avenir nous le dira.

Frais-Marais est situé à environ cinq kilomètres au nord de Douai. Nous habitons plus précisément au bord de la route nationale 17 dans la

Cité des peupliers. Notre Cité est enclavée entre la nationale 17 et le canal de la Scarpe. Les enfants sont d'ailleurs gâtés : on a deux choix de mort, l'accident de la route ou la noyade, excusez du peu. Mais bon, la mort, on connaît, car notre Cité a également la particularité d'être située sur un ancien cimetière. Pas très joyeux comme résidence, mais je vous rassure, on ne dénombre aucun fantôme à ce jour. En un mot, on peut dire que l'on habite un petit monde merveilleux. Surtout pour les enfants.

Notre jolie Cité est majoritairement peuplée par des Maghrébins. Il est donc normal que mes potes, Mohand Maklouti dit Moh', Abdelah Dricis surnommé Scarfesse ou Mehdi Chihoui alias Grenouille ou encore Craps, soient également originaires de Maghrébie. On galère souvent à quatre sûrement parce que nous avons le même âge. Mais dans la Cité, 13 autres potes nous rejoignent. On est tous au collège. Tous les matins, cette horde de mauvais garçons se met en route pour l'établissement...

Moi, dans le lot, je suis le fil de fer du groupe, il est évident que je ne suis pas gros, d'où mon premier surnom : « secs-secs ». Le second, c'est Nez de virage. Parce que c'est vrai, je ne vous l'ai pas encore déclaré : j'ai un nez tordu. À l'origine de la légende de mon nez tordu, une déformation. La cause à une origine : un mouton !

Mon enfance a commencé comme un coup au plexus. J'avais 7 ans à l'époque, mon père avait acheté le mouton pour l'Aïd, la célèbre fête du mouton que chaque musulman est tenu de respecter au grand dam des associations de protection des animaux. Il était coutumier dans la famille d'acheter le mouton deux jours avant le sacrifice et de le laisser libre dans notre jardin qui se trouvait derrière la maison. Une porte bricolée avec des planches de bois et des tôles empêchait la fuite éventuelle de l'animal. Ce jour-là, étant rentré de l'école, je jouais dans la cour avant de notre maison quand soudain, la porte ayant malencontreusement été ouverte, le mouton prit la poudre d'escampette ! Dans sa fuite, il ne me remarqua probablement pas. La collision fut inévitable. La bête m'a propulsé en arrière, et dans la chute, je me suis explosé le pif contre le mur de la maison. Ne rigolez pas ! J'ai souffert grave. Notre médecin traitant, le docteur Lesage, a voulu me rassurer en me disant que je me ferai opérer à 17 ans pour le remettre droit, car j'étais trop petit et on ne pouvait donc pas manipuler mon tarin comme il fallait. Mon père s'en est longtemps voulu. D'ailleurs, depuis cet événement, les moutons sont congédiés dans le garage avant chaque sacrifice. Ce jour-là il paraît que toute la Cité s'était mise à la recherche du mouton. Qui fut finalement pris et sacrifié le lendemain.

Voilà donc la cause de ce nez, que dis-je, ce pic, ce roc, bon bref ce tarin qui a véritablement changé mon quotidien, toute ma vie en fait.

À cause ou grâce à ce nez, je me suis inscrit à la boxe. Y avait un prof au collège qui n'arrêtait pas de m'appeler boxeur, alors je n'ai pas voulu le faire mentir plus longtemps. J'ai donc rejoint le club de Waziers « l'Étoile Pugilistique Wazieroise ». Ça fait Classe un club avec ce nom : pugilistique. Je croyais que cela voulait dire fabrique de pulls. J'ai même appris qu'on appelait les boxeurs des pugilistes et les combats des pugilats. Ben oui, dans une salle de boxe, il y a aussi un peu de culture. Pourquoi le club de boxe de Waziers ? Tout simplement parce qu'il n'y avait que celui-là dans tout l'arrondissement. Même la ville de Douai, la plus importante du territoire, n'est pas pourvue d'un club de boxe. Mais avant de parler Boxe, revenons à la Cité. Car il faut être honnête : c'était plutôt la galère pour moi. Eh oui, quand on est le moins costaud de la bande... C'est souvent moi qu'on provoque quand il y a une embrouille. Je crois que mon goût du combat m'est venu de cette époque.

\*\*\*

Pas loin de la Cité, y a le collègue. Je dois dire que je ne suis pas un bon élève. En fait, l'école, ça me gave. En revanche, j'adore l'ambiance. Mais faire sa place, c'est pas évident. Surtout quand on fait partie du Clan Maklouti. Vous savez, mon meilleur pote, Moh'. Lui c'est le caïd de la Cité. Tout le monde le craint sauf moi. Et pour cause, c'est mon meilleur ami. Moh' est comme moi maigrichon, il a les cheveux bruns frisés, très frisés, et surtout il a une dentition chaotique. D'ailleurs, je le surnomme « dents de chien ». On a toujours été ensemble, depuis l'école primaire, chez Monsieur Villaume, notre instituteur. Un mec super. Je me souviens de lui, car il nous apprenait les tables de multiplication et pour nous motiver, il avait mis en place un tournoi : on se présentait par deux, face à lui, en file indienne, toute la classe y passait. Et il nous posait une multiplication : 6 fois 8... 7 fois 4... 9 fois 6. Le premier qui répondait était qualifié et rejoignait la suite de la file. Le perdant allait s'asseoir à sa place. J'adorais ce jeu, je l'ai gagné à deux reprises. J'en garde un souvenir merveilleux et surtout... une maîtrise parfaite des tables de multiplication. À l'époque, quand on quittait les cours vers 16h00 et que l'on rentrait chez nous, on s'arrêtait toujours chez Moh'. Sa mère nous concoctait de bons gâteaux, son père, lui, s'amusait toujours à nous poser des questions sur ce que l'on avait fait en cours. Il nous recommandait toujours de bien travailler pour pouvoir, plus tard,

apporter notre savoir au pays, c'est-à-dire en Algérie. Moh' et moi, on faisait nos devoirs ensemble. Et après, on regardait Goldorak à la télé. Mais uniquement quand on avait fini...

Goldorak, c'était le dessin animé préféré des garçons de mon âge. On était dingues quand on entendait le générique, et bien évidemment, dès que l'épisode se terminait, on le rejouait dans la cour, on pouvait nous entendre au loin hurler : « Fulgure au poing », « Transformation » et le célèbre « Astérohache » l'arme décisive de Goldorak, piloté par le Prince Actarus.

Les filles avaient, elles aussi, leur dessin animé : c'était Candy. Elle était pourrie, leur série, mais bon, au club Dorothee, il y en avait pour tout le monde. Normal que l'on n'oublie pas le sexe « faible », mais franchement Goldorak à côté de Candy... c'est l'Amérique !

Donc comme je le disais, avec Moh', j'avais un traitement privilégié, j'étais intouchable.

Notamment auprès de Kadour, le fou de la bande. Que dis-je, le fou de la Cité, de la ville, du département, non sans rire, il était vraiment fou.

Kadour, était animé par la haine. C'est un sentiment qui transpirait de tout son être. On ne peut parler de lui sans évoquer cette haine féroce qu'il vouait sans pitié au reste de l'humanité. Pour lui, l'humanité s'arrêtait à la Cité. Il voulait éradiquer tout le reste. Il devenait écarlate et s'énervait rapidement quand on lui manifestait un désaccord.

Un jour, suite à une altercation, on s'est battu. J'avoue que j'étais coutumier du fait, ce jour-là, il avait utilisé comme arme destructrice une corde au bout de laquelle il avait attaché une truelle de maçon ! Je n'ai jamais compris quelle intelligence pouvait engendrer ce type d'outil. N'empêche, Kadour était un vrai malade. D'ailleurs, il a effectué des séjours en asile un peu plus tard. C'était le seul garçon qui me faisait un peu flipper.

Heureusement, avec Moh' et les autres, on le mettait à l'amende quand il cherchait l'un d'entre nous. Kadour était en Classe PréProfessionnelle de Niveau (les fameux CPPN). C'était une section destinée aux retardés mentaux. Non je suis méchant : réservée aux élèves qui ont un retard par rapport au programme, et il est traditionnel de se moquer d'eux en les considérant comme des attardés.

Nous avons une petite brochette de fous dans la Cité, tout d'abord Norbert, puis Mokrane, le frère d'Abdelah, et enfin Jean-Luc, alias Nabuse, l'homme qui promenait sa hache. Tous les matins, un car



s'arrêtait devant la Cité pour les emmener dans une institution spécialisée. On flippait un peu d'eux, car ils étaient capables du meilleur comme du pire, et en dehors des heures de cours, ils erraient au quotidien avec nous dans la Cité.

Pour éviter tout problème, on se tenait à l'écart. Juste un bonjour et rien de plus. Seul Mokrane avait un traitement de faveur, car c'était un fou gentil, on délirait bien avec lui. Il nous posait souvent des questions du type « *Eh, Reda c'est vrai ton frère il a acheté un vélo ?* » ou « *C'est vrai que les Arabes ils doivent pas chanter ?* » enfin des questions sans intérêt, mais qui nous faisaient rire. Néanmoins, j'avoue que l'on se moquait de lui et que ce n'était pas sympa de notre part, mais on n'était pas vraiment considérés comme des gars sympas bien au contraire.

\*\*\*

On était une bande redoutée au collège, on inspirait la crainte. Personne ne la ramenait avec nous, même pas les mecs de Waziers, une commune voisine, qui cohabitaient avec nous dans l'établissement.

Y'a que ma sœur Sanaa qui n'aimait pas que je traîne avec cette bande. À côté de ça, je ne pouvais pas faire autrement : tous ceux de la Cité qui avaient mon âge en faisaient partie. En plus, comme Moh' était le chef, il aurait mal pris que je n'intègre pas « sa bande », moi son meilleur ami.

Le principal du collège, Monsieur Levient, n'appréciait pas beaucoup notre petite équipe, il avait instauré une règle : pas plus de deux personnes ensemble afin d'éviter tout attroupement. Cette règle ne valait évidemment que pour les Maghrébins, plus enclins naturellement à « s'attrouper ». De toute façon, on s'en moquait : dès qu'il avait le dos tourné, on en profitait pour se regrouper. Les punitions suivaient.

Malgré moi, j'aimais cette bande. On faisait bloc : quand nous avions un problème, une rixe avec une autre bande ou lorsque le malheur frappait l'un d'entre nous, comme lors de la mort du père de Youssef. Ce matin-là, nous étions en route pour l'école. On a vu les frères de Youssef sortir de la maison en pleurant, on a vite compris que son père était décédé dans la nuit.

Au collège, nous nous étions tous réunis et on avait décidé de se cotiser pour lui offrir un Coran, le livre sacré pour les musulmans, qui, à n'en pas douter, l'aiderait à consoler sa peine. Puis en réfléchissant un peu, nous nous sommes aperçus que nous n'avions jamais d'argent...

Rachid se proposa de voler un Coran au jamâa, la mosquée, pas très catholique euh... musulman comme méthode, mais Dieu nous pardonnera sûrement cet emprunt. Dans chaque chose, il y a sûrement un bien.

De toute façon, il y avait retour sur investissement, car le livre sacré allait permettre à notre ami Youssef de devenir encore plus pieux, donc ce n'était pas vraiment un vol, on va dire que c'était de la délinquance sacrée et pas de la sacrée délinquance. Nuance. C'est comme les guerres, parfois on les justifie de sacrées : les Croisades, le Jihad. Ce ne sont pas des sacrées guerres, mais des guerres sacrées. Elles permettent aux combattants de rejoindre directement le Paradis, alors pourquoi un vol ne le permettrait pas également ? Mais un autre vol, différent celui-là : Pour l'Éden. Bon j'arrête, car je risque d'être soupçonné de blasphème...

Avec la bande, on n'avait pas que des bons côtés, je dois le reconnaître. La seule chose que je ne supportais pas, c'était le racket que l'on exerçait auprès des jeunes « bourgeois ». Je me souviens de deux rackets en particulier, Sébastien et Gérald, les pauvres.

Sébastien avait le malheur d'avoir un papa commerçant qui tenait une épicerie dans le quartier de la Molitude, une cité minière de Frais-Marais. Tous les matins, il devait fournir des Mars et des Raiders, nos friandises préférées, au chef de notre groupe.

Gérald, lui, c'était encore plus grave. Il habitait notre Cité et ses parents avaient une bonne situation, c'était de l'argent qu'on lui prenait. Le « pauvre », ça fait drôle d'écrire ça quand on connaît le train de vie de ses parents. Un jour, il avait participé à une compétition de pétanque, il était rentré dans la Cité, heureux et fier avec sa coupe dans les mains. Quand il est rentré chez lui, la coupe était devenue une sorte de sculpture métallique façonnée par un groupe de Maghrébins déchaînés, la jalousie des uns confrontée à l'arrogance qu'il avait manifestée en nous rencontrant sur son chemin avait eu raison de sa récompense.

Mais j'avoue que ces exactions exercées auprès des faibles ne me rendaient pas du tout fier, j'avais souvent un sentiment de honte qui me traversait dans ces moments-là. Sans vouloir me dédouaner, je ne me considérais pas comme mauvais et envieux, bien au contraire. J'avais souvent l'insolence de penser que j'étais mieux que mes camarades, que j'avais plus de qualités tant humaines que morales, mais bien évidemment je ne faisais pas état de ces pensées, un manque de courage certainement, mais il faut dire que je me battais déjà pas mal, j'allais pas

encore ajouter des sujets de discorde. Courage fuyons. J'oubliais : on n'a jamais racketté de Maghrébins.

Faut dire que ce n'était pas le luxe pour nous à Frais-Marais City. D'ailleurs, on pensait tous (Moh', Mounir, Abdelah et les autres) que nous n'étions en France que temporairement. Nos parents nous rappelaient tout le temps que nous n'étions pas dans notre pays, que notre patrie c'était l'Algérie.

J'avais toujours l'impression en rentrant chez moi, qu'une fois la barrière du jardin passée, je revenais en Algérie. A contrario, quand je repassais la barrière pour rejoindre la Cité ou le collège, je pénétrais à nouveau sur le territoire français. Avec Moh' et Grenouille, on disait souvent que, quand on serait grands, on irait faire l'armée au « bled ».

Les français, on ne pouvait pas les encadrer, c'est raciste, pour nous ils étaient tous fachos. En fait, les racistes c'était nous, on ne pouvait pas les encadrer « les blancs ». Chaque fois que l'on avait une mauvaise note à l'école, on reprochait au prof d'être raciste et par conséquent de mal nous noter. Notre devise, c'était nous contre le mécréant qui n'était pas musulman, parce que, vous l'avez compris, nous, on était des Musulmans, des « Muslims ».

Musulman. Cette différence nous propulsait indirectement dans un communautarisme de base. Et de bas étage. Car on se considérait comme des victimes. Nous, contre eux. Eux étant les Catholiques, et les Feuj.

Les Juifs on n'en côtoyait pas. Ou alors ils ne le déclaraient pas et heureusement d'ailleurs... Car avant d'être des racistes de base, on était d'abord et surtout antisémites. On les considérait comme des traîtres, ils avaient trahi Moïse alors qu'ils avaient été choisis par Dieu. Il était naturel pour nous qu'un Arabe déteste un Feuj et vice versa. Les Juifs dominant le monde, ils sont pleins de fric et ils ont spolié les Palestiniens. Voilà pourquoi on ne les aime pas.

Dans ma jeunesse, on prenait pour acquis tout ce que l'on nous disait surtout en matière de religion. Si on nous avait dit qu'il était prohibé de boire de la limonade, on l'aurait cru sans mettre en doute la parole de celui qui nous l'apprenait et aussi dommage et idiot que cela puisse paraître, nous étions devenus antisémites de la même manière. On était vraiment cons à cette époque.

Par exemple, un jour où nous faisons une dictée le professeur donna à recopier le mot « église ». Mounir, qui était dans ma classe, se fit entendre, prétextant que nous étions Musulmans et que nous ne

pouvions écrire le mot « église », car cela était interdit par la religion. Quelle connerie ! Mais comme je pensais qu'il disait vrai, tout comme mon voisin Salim, nous avons soutenu sa thèse et, ce qui est le plus grave, c'est que le prof nous a demandé de faire l'impasse sur ce mot. Grottesque n'est-ce pas ?

Vous voyez, on se considérait comme des Musulmans, mais, en fait, on ne connaissait rien de notre religion. Nous l'étions surtout par hérédité.

Ce qui est grave, c'est de penser que si j'avais eu des parents juifs j'aurais été considéré par mes amis comme un paria ? C'est bizarre de penser qu'on hait ou qu'on aime une personne en fonction de son ethnie, sa religion voire selon les agissements de ses parents ou ses ancêtres comme les Harkis ou les Juifs. Pauvre Monde !

En apprenant lors du cours d'histoire, les horreurs de la Shoah, j'ai échangé avec des potes du quartier pour avoir leur avis sur la question. L'horreur a continué lorsque certains m'ont confié leur point de vue :

- *Hitler a pas fini le boulot.*
- *C'est du pipeau tout ça ils ont jamais été persécutés.*
- *Dieu les a punis sur terre.*

J'ai honte d'entendre tout ça, heureusement que la majorité de mes amis condamne comme moi la barbarie des nazis. Personne ne mérite ce que les Juifs ont subi.

Mais tout n'est pas désespoir dans ma petite vie. Un des plus beaux moments qui me revienne de l'époque, c'est la période du Ramadan 1983.

Le Ramadan 83 est pour moi celui qui restera à jamais gravé dans mes souvenirs.

Dès que l'on sortait du collège, on avait le rituel des devoirs et on embrayait tous, Moh' le premier, vers un match de foot. On allait au stade, sans en avoir le droit d'ailleurs, on escaladait le mur et enfin, on prenait possession du stade en organi-sant des petits tournois.

Malgré la soif et la chaleur, nous prenions un plaisir fou à jouer en se prenant pour nos idoles qui n'étaient pas Platini, Tigana ou Giresse les meneurs de jeu de l'équipe de France, mais plutôt Belloumi, Madjer et Mustapha Dhaleb, les héros de l'équipe d'Algérie. Faut dire que ces derniers nous ressemblent plus, tant physiquement que religieusement et culturellement. Il est donc normal que nous nous identifions plutôt à ces joueurs.

Cette année-là, le Ramadan avait lieu en juin : par conséquent, on mangeait vers 21h35. Nos parents nous laissaient donc jouer jusque vers 21h00, ensuite, c'était la douche et « Bismillah » le repas commençait. Souvent Moh' venait manger avec nous ou j'allais manger chez lui. J'adorais rompre le jeûne chez lui. Sa mère préparait d'excellents cannellonis façon orientale, très goûteux et très épicés. Sa sœur Souria était la spécialiste de la pizza : des pizzas de 4 cm d'épaisseur où l'on trouvait plus de viande et de champignons que de pâte, hum... !

Lors du Ramadan, la hrleila, une espèce de soupe épaisse de pois cassés, de pois chiche et de morceaux d'agneau, est le repas par excellence. La feufla, une ratatouille de poivrons, suivait. Tout cela servi avec du pain arabe que nos mères préparaient chaque jour. Nos mères avaient la particularité de tout préparer elles-mêmes, gâteaux, pain, repas et même tapis et oreillers.

Chaque fois qu'un agneau était égorgé, ma mère confectionnait tantôt des tapis, tantôt des oreillers en peau de mouton. Dans un premier temps, la peau était lavée puis salée, ensuite, elle était enduite d'une mixture que ma daronne préparait avec de la farine du lait et d'autres denrées pour durcir la peau. Elle en faisait un tapis de prière. D'autre fois elle récupérait la laine de la peau, la passait entre deux grosses et grandes brosses pour l'adoucir et la stocker dans un tissu cousu pour la circonstance. À l'issue de l'opération, on obtenait un oreiller moelleux. Et plein de puces.

L'expression « tout est bon dans le cochon » s'applique parfaitement à l'agneau. Mes parents avaient le chic pour tout récupérer ou tout manger. Avec les abats, ma mère préparait des petites bourses que l'on appelle Boukbouka. Le principe est aussi simple que la fabrication des oreillers : elle préparait des petits sacs avec la panse de l'animal qu'elle fourrait avec le foie, le cœur et les autres abats. Elle rajoutait un peu de riz, le tout agrémenté d'épices de chez nous. Ça faisait un met spécial Maghrébie qui enchantait nos papilles.

Pour faire des frites, il n'était pas rare que le gras de l'animal soit utilisé en guise d'huile. Je ne garantis plus le goût, mais à l'époque rien à signaler. Enfin, les excréments que l'on récupérait dans la panse de l'animal servaient d'engrais naturel pour mon père qui creusait un trou au jardin et y versait les défécations de l'ovidé.

Égorger des animaux peut sembler barbare à première vue. Cependant si mon père agissait de la sorte ce n'était pas de gaieté de cœur, mais simplement parce que notre religion nous le commandait. En

effet, celle-ci nous impose la consommation de viande « hallal » : ce qui signifie « tuée selon le rite musulman ». Concrètement, cela veut dire égorgée au nom de Dieu. Comme à notre époque les boucheries « hallals » n'étaient pas légion, mon paternel n'avait d'autre choix que de se fournir en « hallal » par lui-même.

Il ne procédait au sacrifice d'animaux (agneaux, lapins et poulets) que lorsque nous en avions besoin. Ce n'est qu'une question alimentaire. Seul l'agneau égorgé pour l'Aïd El Kébir est sacrifié dans un but purement religieux.

Le sacrifice de l'Aïd donne droit à un traitement particulier. Notre agneau est en général livré la veille du sacrifice. Ma mère dépose du henné sur le front de l'animal en pratiquant une sorte de massage, une tradition du pays paraît-il.

Enfin, toute personne qui passe à la maison est invitée à contempler le sacrifié ainsi lors de cette contemplation on peut entendre : « *Il est beau, il va être bon, il a l'air d'avoir peu de graisse* ». Ou au contraire : « *Il est gros, il doit être un peu gras, ses dents sont usées, il doit être vieux* ». Ou encore : « *Il est vieux sa viande sera longue à cuire* ».

Enfin, on peut tout entendre et surtout n'importe quoi sur le pauvre animal. Néanmoins, je n'ai personnellement pas beaucoup de pitié pour eux, nul besoin de vous rappeler ce que l'un des leurs m'a fait... Je sais, je sais, il ne faut pas généraliser. Jamais. En tout cas, pour l'animal, c'est un aller simple pour le firmament. Encore une histoire de Paradis.

L'Aïd, c'est aussi une journée de fête. On est d'ailleurs dispensé de cours ce jour-là. Contre notre gré, mais non, je plaisante. Les Chrétiens ont Noël, nous on a l'Aïd. C'est moins intéressant je vous le dis tout de suite.

Les petits cathos, ils ont des bûches glacées, des chocolats, un réveillon et surtout des jouets ! Et bien nous, que dalle. On s'est fait avoir sur ce coup-là. Nous, on a droit à des bonbons et puis c'est tout. Et les bonbons, c'est comme pour Halloween : il faut aller les chercher soi-même. Pour ça, on doit faire le tour de la Cité, maison par maison, du porte-à-porte comme un représentant et si on vend bien notre came on a plus ou moins de bonbons.

Alors vous allez me dire c'est quoi ça « came » ? Et bien c'est tout simplement savoir bien se présenter, parler arabe c'est un plus et souhaiter comme tout bon petit Musulman qui se respecte la bonne fête à ses auditeurs en utilisant la formule suivante « *Aïd Mabrouk* » ou « *Mabrouk Aïdek* ». Ça veut dire bonne fête tout simplement.

Alors certaines familles donnent des bonbons, d'autres des fruits ou encore des œufs durs. C'est « au petit bonheur la chance ». J'oubliais. Une famille arabe dans la Cité ne donne jamais rien. Alors, on n'y va pas, mais on envoie les plus jeunes pour les voir se prendre une porte ou un « *Dégage !* ».

Ma mère, elle, prépare toujours un panier de bonbons pour les enfants qui viennent taper à la porte. Elle distribue avec une main énergique, mais peu généreuse, des sucreries dans les sachets que présentent les petits lors de leur venue.

L'Aïd, c'est aussi le moment propice pour la confection de gâteaux arabes. D'ailleurs, j'ai remarqué que nous ne mangeons des pâtisseries orientales que lors de 3 occasions : l'Aïd el Seghir qui marque la fin du Ramadan, l'Aïd el Kebir la célèbre fête du mouton et enfin lors d'un mariage, voilà les seules occasions que nous avons de manger des gâteaux « faits maison ».

## 2<sup>ème</sup> Round

Le père de Moh' et le mien s'entendaient parfaitement, il n'était donc pas rare que je passe la nuit chez lui et lui chez moi. Nous étions l'un et l'autre les meilleurs amis de la Cité.

Quand il m'arrive de passer la nuit chez lui, son père nous raconte des histoires après le repas, sur la vie du Prophète et comment il avait propagé la religion. On apprend également des chapitres du Coran comme la sourate al Fatiha, nécessaire pour effectuer les 5 prières obligatoires quotidiennes. Apprendre les prières, c'est pas marrant parce c'est du par cœur, déjà apprendre ses leçons en français c'est galère alors en arabe je vous dis pas.

Mon père aussi était pratiquant : il s'acquittait chaque jour de ses prières. Il était poseur de voie ferrée. Quand il rentrait du travail vers 16h30, son entrée à la maison était remarquée : tous les jours, il transportait derrière sa mobylette Peugeot bleue un sac de charbon qu'il ramenait de son travail, grâce à lui, on n'avait pas à acheter de charbon et on pouvait se chauffer gratuitement. Heureusement d'ailleurs, car avec sa modeste paie, il lui était impossible de subvenir à nos besoins. Dans un premier temps, mon père avait travaillé à la mine, avant d'avoir la bonne idée de changer d'employeur et opter pour un poste en plein air, il travaillait pour un sous-traitant de la SNCF, Tetramat.

Il avait débarqué à Marseille en 1956 et pris le train direction Paris où un emploi l'attendait. Malheureusement (ou heureusement) mon père s'est endormi dans le train et a loupé l'arrêt capital. Il est alors descendu en gare de Douai.

Arrivé à Douai, des policiers le voyant perdu lui ont conseillé de rejoindre un camp de Maghrébins à Waziers. Ce qu'il fit. Au camp, une collecte fut organisée pour l'aider, celle-ci lui permit de s'acheter une pelle pour pouvoir travailler et un « 700 ». Le 700 est un pain de sept cents grammes et constitue le second « outil » pour pouvoir travailler. Le lendemain, mon père parcourait 9 kilomètres avec ses nouveaux amis pour rejoindre la mine où tous travaillaient.

Voilà les débuts difficiles et laborieux de mon paternel. Mon père ne parlait évidemment pas le français, lui et ses compagnons de misère étaient d'un courage extrême. L'Algérie Française de l'époque ne leur offrait que très peu de solutions à part vivre comme un serf dans les campagnes, au service de colons. La métropole promettait à certains



d'entre eux un avenir meilleur et c'est cet avenir que mon patriarche était venu chercher.

El Haj est le nom que l'on donnait à mon père dans le quartier. Il était très respecté, c'est un homme que l'on définissait comme « droit », droit dans sa parole, droit dans ses actes, et droit dans son hygiène de vie.

Pourtant, ce ne fut pas toujours le cas. Quand mon grand frère Mohammed avait décidé en 1970 d'épouser une Française de souche, une Gauloise prénommée Nicole, il avait obtenu la bénédiction de mon père. L'ensemble de la Cité avait alors manifesté son mécontentement auprès de lui, en prétextant que ce n'était pas du tout conforme à notre religion. Qu'en acceptant une telle union, il cautionnait un acte mécréant. Malgré tout, mon daron avait maintenu sa position et accepté ce mariage entre un musulman et une catholique. Ma mère en revanche avait dans un premier temps refusé cette alliance entre mon frère et sa future femme. Du côté de la Gauloise, ce fut l'inverse. Sa mère n'y fit pas obstacle, mais son père, militant communiste tendance stalinienne pesta pendant des années. Au mariage, mon père et la mère de Nicole furent seuls présents. Mon père eut toutes les peines du monde pour résister à la belle-mère de son fils qui voulait l'entraîner dans une valse. Une plante se souvient encore du goût du champagne... À décharge de ma mère, je dois dire qu'elle était très malade à l'époque.

En effet, de ce que l'on m'a dit ma mère eu une époque difficile marquée par la maladie. Un état dépressif accompagné d'un trouble du comportement avait eu raison de sa raison. Mon père avait tout essayé pour la soigner, ainsi aux dires de mes sœurs, bon nombre d'Imams ou de guérisseurs étaient venus la soigner, mais en vain. Heureusement pour elle, mon père était très ami avec le Fqih de la Cité, le Fqih est un homme instruit, qui connaît les 60 hezb (parties) du Coran. Il officie pour les mariages, procède à la prière funéraire lors d'un décès... Il est aussi compétent pour pratiquer l'exorcisme. Le Fqih Mezari était donc venu à la maison et avait soigné ma mère en lui récitant chaque jour des sourates et en invoquant la puissance d'Allah. Ses prières furent probablement entendues, car ma mère guérit quelque temps plus tard. Les voies du Seigneur ne sont donc pas si impénétrables que ça. Durant toute sa maladie, ce fut ma sœur Khadija qui assura les tâches ménagères et notre éducation. Pour ce faire, elle dû renoncer à ses propres études et mis de côté ses propres rêves.

Peu de temps après, mon père fut une deuxième fois au cœur d'une polémique dans la Cité. Cette fois, c'était ma sœur Faiza.

L'histoire de cette polémique trouve son origine dans le fait qu'El Haj n'avait pas le permis. Étrangement, il ne se sentait pas capable de le passer. Il était l'un des seuls papas de la Cité à ne pas l'avoir.

Aussi, nous ne pouvions pas, comme les autres familles du quartier, aller chaque 1<sup>er</sup> samedi du mois au supermarché faire nos courses. Mes sœurs, mes frères et surtout moi étions jaloux des autres enfants de la Cité qui allaient faire leurs courses dans de grands supermarchés en voiture. Nous, nous étions condamnés à marcher jusqu'au magasin « Nova » qui se trouvait à 5 kms de la maison. Avec mon père qui tirait une charrette à bout de bras.

C'est pour ne pas pénaliser la famille et afin de remédier à ce manque, que mon père a décidé, en 1976, d'inscrire ma sœur Faiza au permis de conduire. Il a payé intégralement et immédiatement son inscription et ses leçons de conduite. Peu de temps après, ma sœur a obtenu son permis, et mon père a emprunté pour la première fois pour lui offrir une voiture.

Quand ma sœur arriva pour la première fois au volant de sa Talbot dans la Cité, les réactions furent aussi rapides que vives. Papa avait une nouvelle fois dépassé les limites en donnant le mauvais exemple.

Les vieux du quartier sont venus le voir pour manifester leur mécontentement, « *Comment as-tu osé montrer à nos filles qu'elles peuvent passer le permis, tu vas leur ouvrir les yeux* ». Faiza était la première fille de la Cité d'origine maghrébine à passer le permis ! L'autonomie de ma sœur a été un bouleversement tectonique pour les habitants de la Cité. Pour les hommes bien sûr. Mais surtout pour les femmes...

À cette époque, la gent féminine dans notre communauté avait malheureusement une place peu enviable. En effet, la méconnaissance de la religion couplée aux coutumes et traditions du pays engendre, dans certaines familles, une réelle emprise sur la vie des jeunes filles. Il n'était pas rare que les filles soient mariées dans le cadre de mariages arrangés, sans que celles-ci aient leur mot à dire. Ce fut le cas de ma sœur Khadidja. Mariée en 1973, elle ne connaissait pas ou peu son mari. Elle l'avait rencontré quelque temps avant et avait accepté ce mariage. Mais à l'instar de ce qui se passait dans d'autres familles, Khadidja avait la possibilité d'accepter ou de refuser sans pression de mes parents. Elle avait d'ailleurs refusé d'autres prétendants auparavant, que des moches. Ainsi, lorsque les darons du quartier de Frais-Marais s'étaient manifestés auprès de mon père, celui-ci était resté droit dans sa décision, assumant pleinement sa prise de position en inscrivant mon autre sœur, Ouarda, à son tour au permis de conduire.

L'avenir donna raison à mon daron et fit bondir encore plus les traditionalistes de la Cité. Quelque temps après avoir obtenu son permis, Faiza décrocha un emploi dans une usine. Cette prise de poste signifiait également un apport d'argent pour le foyer familial. Faiza devenait un modèle d'émancipation dans toute la Cité : ce fut la première fille maghrébine à occuper un emploi. Et quel boulot, à l'usine, avec une majorité de mecs. Papa allait à nouveau subir les soubresauts des voisins. Qu'ils aillent au diable !

Faiza, qui était la fille préférée de mon père, bénéficiait d'une attention particulière. Quelques années plus tard, elle allait décevoir El Haj.

En effet, la voiture en poche, elle pouvait sortir en boîte avec Ouarda le samedi soir. À l'insu de mon père. Elle prétextait travailler de nuit et emmener Ouarda pour bosser avec elle. Ces virées nocturnes eurent raison de la vertu de Faiza lorsqu'elle fit la rencontre de Zoubir, son futur mari. Quelques mois plus tard, c'est le ventre arrondi qu'elle dut expliquer à mon père qu'elle voulait se marier avec un inconnu rencontré dans une discothèque... Inconnu qui avait la particularité d'être un blédard. Un blédard, c'est un mec venu du bled, et donc sans papiers. La réaction de papa fut à la mesure de sa déception, il n'adressa plus la parole à Faiza pendant des années.

Mon père avait les qualités de ses défauts. C'est-à-dire qu'il était droit dans ses comportements et ses convictions, et quand on contrevenait à ses convictions, sa colère était à l'échelle de sa droiture : Intégrale. On évitait tous de le décevoir sauf Morad et Ouarda.

Ma sœur Ouarda, qui était la rebelle de la famille, refusait toute allégeance aux coutumes et à la religion. Ce qui la préoccupait, c'était de profiter de la vie. Elle n'hésitait pas à braver au quotidien les interdictions de mon père. Ouarda fumait, sortait en boîte, buvait de l'alcool... C'était une rebelle, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Elle s'habillait par conséquent comme elle le souhaitait et surtout pas comme le dictaient certaines coutumes ou codes vestimentaires de la communauté.

Pour sortir en boîte le week-end, elle mettait en place plusieurs stratagèmes. Parfois, elle se targuait d'aller chez les Amadi, nos voisins, passer la soirée pour couvrir son futur méfait. Elle passait un long peignoir sous lequel elle dissimulait ses vêtements de sortie. D'autres fois, elle allait aux toilettes et sortait dehors par une minuscule fenêtre pour rejoindre ses complices de la Cité. Ouarda avait comme surnom « Kahla », Noir en arabe, en référence aux négresses des groupes de soul

qui défilaient dans les clips. Ouarda sortait donc avec les garçons de sa génération. Aucune autre fille de la Cité n'aurait osé braver les interdictions des frères et du père comme elle le faisait. Oser sortir avec les garçons de la Cité était le comble de l'interdit.

Un jour qu'elle était sortie, elle eut la surprise de trouver quelqu'un allongé dans son lit. Comme il n'est pas rare dans une famille maghrébine de se voir squatter son lit par un frangin ou une frangine, elle demanda :

– *Shcone ? (qui est ce ? en arabe).*

La voix de mon père hurlant se fit entendre.

– *Baba Noël !!!*

S'ensuivit une raclée mémorable qui nous réveilla tous. On s'y mit à plusieurs pour réprimer la violente colère de notre père.

Ce qui fait la particularité de Ouarda dans ce genre d'événement, c'est que suite à cet incident, nous lui avons demandé ma sœur Sanaa et moi le visage larmoyant :

– *Ça va Ouarda ?*

Et là sans se démonter, en arborant une mine plutôt satisfaite, elle nous répondit :

– *Oui, ça va j'ai passé une super soirée !*

Peu importe le prix à payer, ce qui l'intéressait, c'était de prendre du bon temps. C'était la courageuse philosophie de « squelette ». Un autre surnom qu'on lui donnait, elle pesait à peine 45 kilos, mais pouvait manger comme 5. Sa taille de guêpe l'aidait, quand elle s'échappait par la fenêtre des toilettes pour sortir en boîte. Elle laissait derrière elle un sac de vêtements (surtout des survêtements et des pulls). Pourquoi ? Tout simplement pour amortir les coups de mon père qu'elle prévoyait pour son retour !

Ma mère, elle, tempérait mon père à chacune de ses colères. Et des colères, mon père avait plusieurs occasions d'en vivre avec les bêtises que nous avions coutume de faire.

Chez Moh', la vie était différente, ses sœurs avaient des comportements beaucoup plus en adéquation avec la religion et les traditions. Il faut dire que Moh' avait des grands frères que je qualifierais d'exigeants et stricts avec ses sœurs. Alors que chez nous, mes grands frères ont rapidement quitté la maison pour vivre leur vie de couple. Le départ de mes deux plus vieux frères Mohammed et Lakhdar a été vécu par Faiza et Ouarda comme un véritable soulagement, et pour cause, elles ont vécu un véritable calvaire avec les aînés.